

La Nouvelle Revue Française

Jean Follain, *Portraits*
Jean Mambrino, *Poèmes*
Marcel Schneider, *André Gide*
Charles Duits, *Le 6 décembre 1948*
Anne Lagardère, *L'eau des profondeurs*
François Nérault, *Bons à rien et patraques*

Philippe Jaccottet, « *Cette folie de se livrer nuit
et jour à une œuvre...* »

Roger Judrin, *Portrait de Françoise*
Alain Clerval, *Entretien avec Pierre Gascar*

CRITIQUE

par : Marcel Arland, Françoise Auger, Dominique Aury,
Édith Boissonnas, Jean Blot, Alain Bosquet, Renée
Boullier, Gilbert Chateau, Hervé Cronel, Michel Chion,
Jean-Charles Gateau, Jean-Claude Guiguet, Franck
André Jamme, Michel Léturmy, Paul Morand, Pierre-
François Moreau, Yannick Pelletier, Marcel Schneider,
Willy de Spens *et* Antoine Terrasse.

nrf

MARS 1976 — NUMÉRO 279

La Nouvelle Revue Française

Rédacteur en chef :
MARCEL ARLAND

Secrétariat Général :
DOMINIQUE AURY et JEAN GROSJEAN

Secrétariat de Rédaction :
Madeleine Lacour

La Nouvelle Revue Française publiera dans ses prochains numéros des textes de :

Robert André — Marc Bernard — Jean Blot — Jacques Borel — Alain Bosquet — Daniel Boulanger — Michel Butor — Roger Caillois — Jacques Chessex — E. M. Cioran — André Dhôtel — Charles Duits — Jean Duvignaud — Etienne — Claude Faraggi — André Frénaud — Pierre Gascar — Lorand Gaspar — Roger Grenier — Guillevic — Louis Guilloux — Ionesco — Philippe Jaccottet — Roger Judrin — Jean Lebrau — J. M. G. Le Clézio — Emmanuel Le Roy Ladurie — Henri Michaux — Pierre Oster — Soussouev — Georges Perros — Francis Ponge — Raymond Queneau — Yves Régnier — Guy Rohou — Armand Salacrou — Nathalie Sarraute — Marcel Schneider — Jacques Serguine — Jude Stéfán — Jean Sullivan — Jean Tardieu — Henri Thomas — Michel Tournier — Yves Véquaud — Roger Vrigny — Kenneth White — Marguerite Yourcenar,

et ouvrira aussi deux rubriques :

Libres voix
et *Les pays et les hommes*

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés. Ils resteront cependant à la disposition des auteurs pendant un an, au bureau de la Revue.

Pour tout changement d'adresse, prière de nous envoyer la dernière bande d'abonnement.

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE.

6 mois, 90,00 F; 1 an, 172,00 F. *Éditions de luxe*, 1 an : 381,00 F.

ÉTRANGER.

6 mois, 95,00 F; 1 an, 185,00 F. *Éditions de luxe*, 1 an : 445,00 F.

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e — C.C.P. PARIS 169-33

Portraits

LOUIS BEUVE

On voyait à Saint-Lô un homme marchant à petits pas parfois pressés, chapeau melon en hiver, canotier et veston d'alpaga en été, souliers toujours bien cirés, son œil apparaissait vif, son regard brillant. L'homme saluait avec courtoisie. On le rencontrait souvent aux abords du *Courrier de la Manche* installé dans une vieille maison flanquée d'une tourelle, à perron très usé.

Louis Beuve, rédacteur du *Courrier*, y rédige les nouvelles d'une plume consciencieuse, avec parfois une pointe d'humour décelable aux seuls initiés de la ville ou des campagnes environnantes.

Poète, il écrit en patois normand; il n'a rien d'un écrivain de folklore et n'emploie pas le ton de la littérature régionaliste; il est pourtant le seul homme à ma connaissance qui regrette ouvertement les stipulations du traité de Brétigny. Pour lui, la Normandie eût dû faire partie de l'Angleterre, à laquelle elle s'apparente au plus près. Aussi bien le rôle de Jeanne d'Arc lui paraît-il néfaste. Quand un Anglais s'aventure dans Saint-Lô ou la région, Beuve cherche à le rencontrer et devant lui s'anime, expose véhémentement son point de vue. Des Anglais, il en découvre à la foire de Lessay qui se tient sur cette grande lande décrite par Barbey d'Aurevilly dans *L'Ensorcelée*, et objet d'un des plus beaux poèmes de Beuve;

Certains Anglais traversent la mer pour voir courir les chevaux qui y sont présentés aux clartés de l'aube et en faire l'acquisition.

Beuve, dans sa jeunesse, collabore à une revue normande, *Le Bouais Jean*. Ce terme Bouais Jan ou Bon Jan désigne le genêt. A cette époque, il se rend parfois à Paris.

Féru des Vikings, Beuve donne à ses neveux et nièces, quand il est leur parrain, les vieux noms de la conquête. Il le fait avec un parfait naturel. Il reste le seul à savoir organiser de grands repas comprenant de vrais mets normands, mets malheureusement introuvables dans la plupart des auberges, tels la soupe à la graisse, le plat de sang, le jambon fumé bouilli ou le rôti.

Sa vie durant, il cultive l'amitié, connaît Georges Laisney, professeur à Saint-Lô puis à Rouen, poète à ses heures et de genre banvillesque; Leboulanger qui parcourut le Cotentin en roulotte, homme fier, royaliste, devenu à Paris coltineur aux Halles à l'aube et chanteur de cabaret le soir. Il vint m'emprunter une paire de gants clairs à l'occasion du mariage de sa fille auquel il assista en complet jaquette et haut-de-forme, un haut-de-forme démodé comme en portent encore de vieux lords. Beuve garde aussi un vieil ami dans le curé de la paroisse Sainte-Croix. Il se rend chez lui après dîner. Le curé le reçoit en petite calotte noire sur ses cheveux blancs plutôt longs comme ceux du clergé d'autrefois. Ils se mettent au coin du feu; là, Beuve se déchausse avec précaution, met ses chaussons de feutre noir apportés dans un vieux numéro du *Courrier de la Manche*. Ce peut être un numéro sans nouvelles, uniquement réservé aux annonces des ventes mobilières et immobilières, comme il est d'usage à cette époque; plus tard, le directeur en vint à ajouter à ces numéros consacrés aux ventes un supplément d'un tiers de page de nouvelles.

Quand un président de la République vient à Saint-Lô, on veut lui présenter le poète Louis Beuve, celui-ci

refuse franchement considérant que ses opinions séparatistes rendent cette présentation indécente. Louis Beuve se garde d'une propagande qui, en fait, lui paraît insoutenable, aussi bien n'a-t-il pas pour l'occupant allemand la moindre complaisance.

Les poèmes de Beuve, patoisants ou non, sont écrits d'une langue pleine de verdeur et d'âpreté. Le poème intitulé *La Grande Lande* soutient le ton de l'épopée, il est écrit en normand, Fernand Fleuret en a fait la traduction française et le poème reste beau : si le normand lui ajoute de la saveur, il ne conditionne pas la valeur du poème.

Sur le problème de la liturgie, Louis Beuve reste fidèle à la prononciation du latin en us et non en ous. Quand Beuve meurt, les vêpres des morts sont chantées dans la cathédrale de Coutances, une trentaine de chantres paysans y assistent, les uns au lutrin et chapés, les autres avec le traditionnel surplis sans manches. Tous chantent les psaumes en us.

*

FRANÇOIS-JOSEPH

François-Joseph, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, est entré dans la légende. A Vienne, il est l'objet d'un culte sentimental, dont les fidèles se recrutent parmi des Autrichiens qui pour autant n'aspirent pas au rétablissement des Habsbourg; la tombe de l'avant-dernier des empereurs d'Autriche demeure toujours fleurie de quelques bouquets de violettes.

J'étais âgé de dix ans en 1914, toujours premier en Histoire et déjà François-Joseph, monté sur le trône en 1848 et qui ne devait mourir qu'en 1916, m'apparaissait un personnage prestigieux; j'admettais que les gens de mon bourg natal fissent chœur avec les journaux d'alors pour ridiculiser Guillaume II aux moustaches

effilées et dressées, mais je ne souffrais pas qu'on se moquât du vieux souverain à favoris en le surnommant « Jojo » et, parfois, le « brillant second ». Pourtant, je n'avais pas conscience de ce qu'il détestât si fort les Hohenzollern auxquels il fut contraint de prêter le secours de ses armes.

Il existe un tableau d'époque représentant le duc de Reichstadt en uniforme blanc, tenant sur ses genoux un bel enfant né en 1830; l'Aiglon devait mourir en 1832, l'enfant était François-Joseph, futur empereur d'Autriche. Neveu de Ferdinand I^{er}, il n'avait que dix-huit ans quand, en 1848, il prit effectivement le pouvoir alors que sur l'Europe la Révolution sévissait. Son mariage avec Élisabeth, surprenante d'intelligence et de beauté, extravagante écuyère, poète et amie des poètes, fut un mariage d'amour. Sa vie allait se poursuivre à travers des tribulations politiques et familiales : exécution de son frère l'empereur du Mexique Maximilien, drame de Mayerling, attentat de Sarajevo et combien d'autres événements funèbres et scandaleux ! Et l'Empereur de répéter avec lassitude : « Qui nous délivrera de la folie des archiducs ? » On ne peut dire qu'il fut très intelligent ; il comprit pourtant mieux qu'on ne le pense les maléfices de l'histoire. Certes, après Sadowa, l'Autriche-Hongrie, affaiblie par la question des nationalités, allait de plus en plus être vassalisée par la Prusse que François-Joseph détestait, il se déclarait fièrement prince allemand et se sentait le continuateur du Saint Empire romain germanique. Il resta toujours traité comme tel : à lui seul, les monarques d'Europe donnaient le titre de Majesté et non celui de frère ou de cousin. Il fut le mainteneur d'un protocole qui devait sombrer après lui.

L'apparat qui peut encore subsister dans quelques cours d'Europe à certaines occasions ne peut rendre compte de ce qu'était le protocole sévère et quotidien de François-Joseph. Il recevait dès six heures du matin

alarmer ainsi la pudeur intellectuelle des gens cultivés, et volontiers je parlerais de l'*indécente évidence* de la musique de Pierre Henry.

Indécente, cette musique l'est d'abord par son côté primaire : immédiatement saisissable, volontiers illustrative, souvent articulée en mouvements bien distincts qui exploitent chacun, en une courbe franche et avec un implacable esprit de suite, une même proposition musicale, elle semble toujours se livrer tout de suite et toute nue.

La seconde indécence dont se rend coupable Pierre Henry est que contrairement à beaucoup de ses confrères qui aiment accumuler les obstacles, les détours et les ambiguïtés entre la conception de leur œuvre et sa réalisation, celui-ci vise et parvient toujours, avec intransigeance, au meilleur rendu sonore possible de ses intentions musicales. Et pour cela il ne compte que sur lui-même, consacrant plusieurs jours à disposer et à régler sa sonorisation dans les salles où il fait entendre ses musiques, comme il a mis le plus grand soin technique à les confectionner.

Enfin cette musique si claire et si bien sonnante est souvent (mais pas toujours) *hédoniste*, d'un hédonisme qui d'ailleurs se transcende lui-même par son propre excès, dans une folle dépense de plaisir sonore.

Seulement tout se passe, par rapport à la sensibilité des amateurs de musique contemporaine, comme si cela devait mener à une mise à plat de la musique, comme si, en s'accomplissant dans l'instant, elle s'y consumait du même coup, ne laissant plus rien à désirer, donc plus rien à dire. Cela à l'opposé de tant de *musiques de la frustration*, dont l'art consiste à promettre beaucoup et à tromper le désir, en l'occupant par mille agaceries, ruptures et maniérismes qui laissent d'autant mieux le mélomane rêver et le musicologue spéculer sur l'objet indéfiniment reculé de ce désir...

Post coitum omne animal triste : peut-être y a-t-il un peu de cela dans la satiété, le vague dégoût qui saisit parfois l'auditeur à l'issue d'un concert de Pierre Henry, traduisant une espèce de honte à s'être donné de la jouissance.

D'ailleurs les musiques de Pierre Henry sont souvent faites de moments non coordonnés, développant chacun une idée musicale conduite en crescendo vers un paroxysme — construction dont la monotonie répétitive évoque le cinéma érotique.

Puisque nous en sommes venus à parler de la forme en musique et de l'érotisme, soulignons leur étroite complicité : la forme n'est pas seulement un problème d'information, de proportions et